

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Hors cadre

Roland Giguère

Volume 21, Number 2 (122), March–April 1979

Littérature et peinture

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60150ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Giguère, R. (1979). Hors cadre. *Liberté*, 21(2), 50–52.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1979

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Hors cadre

ROLAND GIGUÈRE

Si je me fie aux mots, les couleurs ne cachent rien d'autre que leurs propres vibrations. Elles dépeignent. A l'occasion surgit dans le tableau un personnage non invité qui vient troubler la fête. La poésie attend le moment d'entrer dans ce salon bariolé de lignes sombres.

*

Le mot vient tout juste de révéler un sillon que l'on croyait perdu. La phrase creuse. Le crayon de mine devient araire. On découvrira l'ocre seulement après avoir tout remué et cet ocre sera rouge au bout de la plume.

*

Une phrase qui nous revient n'a jamais la même couleur qu'à sa naissance, comme une peau devient parchemin et finit en tambour.

*

Le poème a moins besoin d'équilibre que le tableau qui, lui, ne sait pas se tenir en public s'il n'est bien encadré. La peinture pourtant aime sortir et se faire voir dans ses multiples accoutrements ; elle suit la mode, elle est de mise.

*

La couleur se fait claire quand le mot sombre. Le mot ne veut plus rien dire alors que le jaune éclate au fond du verre. Vous m'en direz tant de ces bouches d'ombre !

*

Dites ces dentelles, ces déchirures, ces cris avant qu'ils ne disparaissent. Faites des empreintes, des frottages, des croquis, des impressions. Gardez tout. La moindre ligne, le moindre signe nous sera témoin de nos errances. Le moindre mot aussi.

*

Comment décrire, comment dépeindre l'être qui est devant soi ? Le regarder de face en s'imaginant ses travers ? Le voir de profil alors qu'il est en dessous ? Comment faire, comment dire qu'il n'est pas un modèle ? La main glisse sur la feuille, cherchant le filigrane dissimulé dans les vergeures.

*

Cent mille signes égarés dans les sentiers battus de l'écriture. Signes qui, cherchant leur couleur, se réfugient dans la peinture. Signe des temps perdus. Lettre morte, nature morte. La ligne de démarcation s'estompe et tout devient gris comme un mauvais lavis. On signe difficilement.

*

Tout à coup, feu de joie ! Jeux de mots, joies des couleurs. On mêle les cartes et c'est la réussite : l'image tant attendue apparaît, éblouissante, dans ses plus beaux atours. On peut fermer les yeux, le tour est joué.

*

On montre la toile fraîchement peinte dressée contre la fenêtre. Pas un mot. Le regard poursuit un paysage insaisissable, qui fuit, se dérobe dans la trame d'ombre. Plus tard, on dira : « quel bel effet de lumière sourde ».

*

Les lignes de machines à écrire toutes dirigées vers le même point de fuite dessinent la perspective du poème. La couleur est donnée par le temps (imaginaire).

*

Faire en sorte que le poème et le tableau se tiennent debout... Mais comment ? Sans racines profondes et avec ce vent fou ? Chercher le sens nouveau, l'épine dorsale et ne rien construire dans la boue.

*

Dire à voix basse, à demi-mots, ces phrases que l'on voudrait gravées au fronton des amours. S'il faut les peindre, utiliser les demi-teintes.

*

La peinture peut faire plus que montrer, elle peut dire l'indicible quand elle s'affole et oublie les murs auxquels on la destine. Comme la poésie redoute le livre qui va l'enfermer.